

# Le geste diaconal de Martin

---

Quand il la raconte, Septime Sévère est loin d'imaginer l'écho que va produire son anecdote édifiante. Il écrit la vie d'un grand évêque dont l'œuvre pastorale est décisive dans l'empire romain qui s'effondre. Il sait l'apport de St Martin à la chrétienté naissante : l'introduction de la vie monastique en occident, la conversion des campagnes jusque-là abandonnées aux superstitions païennes. Le partage du manteau avec un pauvre amiénois est un moment de la conversion de l'officier romain, rien de plus.

Pourtant on sait qu'aujourd'hui encore, enrichi par la multiplicité des reprises et des reproductions, dans toutes les paroisses et les monastères du monde, Martin est d'abord cet officier romain qui d'un coup d'épée partage son manteau avec un pauvre inconnu. Le moine et l'évêque sont mis au second plan par ce geste flamboyant du jeune encore païen. Mieux, partout et toujours, on l'a vu comme un geste qui dit mieux que de savants traités l'originalité de la charité chrétienne.

Il ne nous paraît pas déplacé d'en faire aujourd'hui l'archétype de la diaconie chrétienne en y voyant un refus de la misère, un engagement de partage et une reconnaissance du Christ. L'Eglise peut se définir par sa foi en un Credo. Avec le geste de Martin, elle se reconnaît dans un style de service.

## Un ordre nouveau

L'empire romain, c'est l'ordre ! C'est le droit ! C'est la hiérarchie ! A chacun sa place ! A chacun son rang ! Et pourtant cet ordre est en train de s'effondrer sous les coups de boutoir des barbares et la faiblesse du pouvoir central. Le geste de Martin va être lu comme un geste révolutionnaire et prophétique. La rencontre de l'Officier Romain et du Picard inconnu va pouvoir se retrouver dans tous les conflits ouverts, toutes les hiérarchies contestées, toutes les situations d'injustice comme une voie nouvelle ouverte vers un monde nouveau. Le Citoyen et le Barbare, l'Uniforme et les Haillons, le Riche et le Pauvre, le Conquérant et le Conquis, l'Etranger et le Paysan, se rencontrent sous la Porte d'Amiens. L'ordre ancien séparait, l'ordre nouveau rapproche.

Bien entendu, l'Évangile avait déjà dit tout cela. Sur la route de Jéricho, le Samaritain est assez bon pour s'arrêter devant l'inconnu du fossé, pour le soigner, le prendre en charge et payer le séjour à l'hôtellerie. L'ordre ancien, celui du prêtre et du lévite, demandait qu'on se tienne à distance, qu'on fuie l'impureté, qu'on s'écarte. L'ordre nouveau, celui de Jésus et de tous les hommes de cœur qui l'écoutent, demande qu'on s'approche, qu'on ignore les différences, qu'on annule les hiérarchies.

Les hommes sont appelés à s'entraider, à se servir mutuellement, à se laver les pieds les uns les autres. Il ne s'agit pas de changer de place comme dans une simple révolution. Il ne s'agit pas que le maître devienne l'esclave, que le riche devienne le pauvre, que le citoyen devienne le proscrit. Le maître ceint le tablier de l'esclave pour servir le frère. Même l'humilité de Pierre est déplacée lorsqu'elle se croit indigne. La fraternité universelle qui fait de tout homme le prochain de tout homme dans une relation d'amour est le cœur d'un ordre nouveau. L'empire chrétien trouve son programme dans le geste de Martin.

A toutes les époques l'Eglise a entendu cet appel à couvrir, à protéger, à mettre à l'abri, ceux que la machine sociale broie inexorablement. Les faibles, les petits, les exclus doivent rester au cœur de sa

préoccupation comme ils l'ont été pour le Jésus de l'Évangile. La diaconie a pu prendre de nombreuses formes au cours de l'histoire mais c'est dans ce service que l'Église est connue aux yeux des hommes.

## L'épée du partage

Mais le geste de Martin ne s'arrête pas là. La surprise, c'est l'usage qu'il fait de son épée : voilà qu'il coupe son manteau en deux pour en donner la moitié à l'inconnu qu'il vient de rencontrer. Ce geste étonne. Il scandalise même. Déchirer un manteau, c'est n'avoir que deux chiffons. Comment proposer cela en modèle ? Et pourquoi Martin ne l'a-t-il pas donné tout entier ? L'officier payait la moitié de son équipement... a-t-il donné la moitié qu'il avait payée ou l'autre ?

Assurément pourtant le geste n'a impressionné les foules que par ce coup d'épée. Si Martin s'était contenté d'une aumône, si même il avait donné son manteau en entier, l'histoire ne serait pas sortie du quartier. Mais voilà, il y a ce geste surprenant qui met à mal les modèles classiques de la charité.

Depuis longtemps les riches païens savaient donner avec magnificence et se constituait ainsi une clientèle docile. On a dénoncé souvent l'ambiguïté du geste charitable : une manière pour le riche de dominer le pauvre ! L'aumône classique laisse le pauvre dans le caniveau et le riche sur le haut du pavé, le pauvre un peu plus humilié, le riche un peu plus satisfait. Le coup d'épée détruit le don et instaure le partage. On retrouve ici quelque chose de cette limite que l'Écriture elle-même pose à l'amour du prochain : tu aimeras ton prochain comme toi-même. Pas plus, pas moins ! Le paternalisme cède la place à la solidarité.

Le récit explique que Martin a fait cela parce qu'il n'avait plus d'argent. Il avait déjà tout donné dans des circonstances antérieures. Mais il a vécu cette nouvelle rencontre comme une épreuve décisive. Au lieu de dire : « j'ai déjà donné » et passé outre il considère ce miséreux comme un défi à relever. Quand on a déjà donné son superflu, faut-il donner de son nécessaire ? Faut-il changer de place et rejoindre le pauvre dans sa misère ? Jésus avait admiré la pauvre veuve au don généreux de quelques piécettes ! Jésus avait invité ses disciples à tout quitter, à tout donner, à le suivre les mains vides. Martin invente le chemin du partage.

Et c'est d'abord un moment de fraternité. Les deux hommes croisent leur regard, mesurent leur proximité. Mais le coup d'épée brise aussi le lien pervers que toute générosité noue entre le donateur et l'obligé. *Tu es libre ! tu fais ce que tu veux de ce chiffon ! Je ne te demande rien en échange. Perds-toi dans l'anonymat de la foule : je ne te demande, pas même ton nom, pas même un merci. Ce que j'ai sur le dos ne m'appartient pas si cela manque à tes épaules.*

## La reconnaissance du Christ

S'il demeurait encore quelque trace de dépendance dans le partage du manteau, c'est Jésus lui-même qui vient la nuit suivante, dans le rêve de Martin, l'abolir. Le demi-manteau n'est pas sur les épaules du pauvre mais sur celles du Christ. S'il y a un débiteur, c'est Lui. Voilà enfin qu'intervient la référence chrétienne dans cette histoire. Nous ne pouvons oublier que Martin est toujours païen même si, sans doute, a-t-il déjà eu quelques contacts avec les chrétiens, même si dans son rêve il entend Jésus le considérer comme un catéchumène.

Le récit ne justifie pas le geste de Martin par l'évangile, comme si Martin avait eu le souci d'obéir à la Loi Nouvelle. Il n'agit pas par obéissance, pas même dans le souci de faire ce que le Christ demande. Son histoire met en œuvre ce que l'évangile du jugement dernier, en Matt. 25, laissait entendre: on peut servir le Christ sans le connaître. Le rêve de Martin donne un sens chrétien à un comportement simplement humain. C'est là sans doute la véritable nouveauté que proclame à sa façon le geste de Martin.

On a pu parfois reprocher aux chrétiens d'avoir besoin du Christ pour accepter d'aimer les hommes tels qu'ils sont. On a pu dire qu'ils n'aimaient pas vraiment les hommes mais seulement l'image du Christ qu'ils voyaient en eux. Hélas, on sait qu'il peut en être ainsi : on fait le bien pour être un homme de bien ! On est généreux pour être un chrétien exemplaire ! Jésus dans l'Évangile dénonce ces attitudes pharisiennes avec grande sévérité. On ne peut être surpris qu'il souligne ici la qualité du geste de Martin.

L'Église n'est pas engagée dans une concurrence sur le terrain de la charité. Sa gloire n'est pas d'être la meilleure, la plus généreuse, la seule désintéressée. Elle a gravement tort quand elle s'abaisse à dénigrer les autres pour mettre en avant ses exploits caritatifs. Elle se trompe quand elle veut donner des leçons de fraternité. L'Église est simplement le lieu où se chante la présence, aux cœurs de tous les hommes, de cette capacité merveilleuse à la fraternité. La loi du Christ est déjà inscrite dans tous les cœurs et l'humanité n'attend pas l'Église pour apprendre à aimer. C'est pour avoir découvert cette merveille dans son cœur que Martin a couru demander le baptême à l'évêque d'Amiens.

Le geste de Martin n'est pas une leçon de charité. Il nous invite à regarder l'histoire des hommes avec les yeux du Christ et à en témoigner.

Jacques NOYER

Article paru dans la Lettre Aux Communautés de la Mission de France.

